CHAPITRE II

JANVIER 1943

1er Janvier

C'est aujourd'hui le jour des étrennes, le nouvel an, celui de la délivrance.

De bonne heure, ma femme me fait une surprise qui m'émeut profondément.

Soutenue par la femme de chambre, la moribonde réussit au prix d'un gros effort à se lever et à venir dans ma chambre m'apporter ses vœux de bonne année.

Comprimant mon chagrin, je lui souhaite à mon tour d'être bien vite sur pied afin d'assister à l'arrivée de nos soldats.

Sur son visage, dans ses yeux hagards, se lisent déjà les symptômes de la fin.

Elle me reproche tendrement de l'avoir abandonnée, de n'être jamais près d'elle.

Je ne trouve aucune réponse pour me justifier.

Puis c'est le tour des enfants auxquels on remet les modestes joujoux que l'on a pu se procurer et qui récitent leur compliment à leur maman.

— Bonne année. Bonne santé.

Il y a dans ces propos innocents une ironie atroce qui me fait mal.

* * *

A midi, violent bombardement par des forteresses volantes. Ce n'est pas le premier.

La ville entière en est ébranlée.

Les bombes tombent à faible distance de mon logement et font trembler les murs.

Les vitres se brisent avec fracas.

J'envoie mes deux enfants dans l'abri le plus proche et je reste au chevet de ma chère malade la rassurant de mon mieux.

Quelques minutes pénibles. Puis le silence.

On entend les sirènes des pompiers qui vont éteindre les incendies.

Encore quelques millions à payer par les Juifs, sans doute.

3 Janvier

Ma pauvre Ada a fini de souffrir.

Sa dernière nuit a été atroce.

Elle a lutté contre la mort de toutes ses forces, absorbant scrupuleusement tous les médicaments, accablant de questions angoissées le médecin qui veillait à son chevet.

Au lever du jour elle a agité les bras, pour tenter de rattraper le souffle qui lui manquait, puis ses grands yeux se sont figés, fixés sur l'éternité.

C'est fini.

Je sens en moi un grand vide. Je voudrais être seul.

Mais c'est l'inévitable défilé des parents, des amis, les formalités à accomplir, les formules de consolation d'une désespérante banalité.

C'est toujours ainsi, c'est l'usage.

4 Janvier

Je rentre éreinté du cimetière.

J'aspire à quelques heures de recueillement et de repos.

Je n'ai même pas ce droit.

M. Borgel vient me chercher à domicile pour affaire urgente et grave.

Un nouveau danger se dessine.

La Communauté vient d'être avisée que les autorités indigènes ont reçu ordre de fournir à l'intendance allemande huit mille travailleurs tunisiens.

Interprétant le mot « Tunisien » les autorités locales ont décidé qu'il y aurait 5.000 Musulmans et 3.000 juifs.